

**Dissertation philosophique, voie A/L**

**Conception HEC Paris**

**Session 2023**

**1 – Le sujet**

Communiquer

**2 – Barème, attentes du jury**

L'épreuve de philosophie n'est adossée à aucun barème de correction, mais elle exprime un certain nombre d'attentes. Sur un plan général, ces attentes se résument (a) au traitement effectif du sujet et non pas seulement de son thème, (b) à la rigueur de la construction de l'argument, (c) à la précision et à la propriété des références convoquées ou encore des expériences ou des faits invoqués et (d) à la correction, voire à l'élégance de la langue.

Si ces attentes se déclinent selon les exigences singulières du sujet proposé, elles constituent le cadre général d'évaluation des prestations écrites des candidats.

**3 – Remarques de correction, commentaires synthétiques**

Un nombre significatif de candidats – 40% environ – ont obtenu entre 0 (pour une copie blanche) et 8/20. Les notes les plus basses s'expliquent par un travail inachevé ou beaucoup trop court (entre deux et quatre pages) pour pouvoir explorer convenablement les possibilités théoriques ouvertes par le sujet. Elles cumulent en plus trois types de lacune : l'argumentation est ignorée au profit d'affirmations gratuites et parfois incompréhensibles, aucune référence précise n'est mobilisée, implicitement ou explicitement, et le sujet n'est absolument pas considéré pour lui-même, mais remplacé par une interrogation vague sur le rapport entre l'homme et la société ou bien par des propos décousus sur le langage. Passons sur les « coquilles » attribuant le *Discours de la Méthode* à Kant, ou celle d'un candidat qui, ayant manifestement retenu qu'un des correspondants de Descartes portait le nom d'un club de football de *Premier League*, a donc évoqué la *Lettre au lord Arsenal* – ce qui est faire bien de l'honneur au modeste club de Newcastle...!

Les nombreuses copies notées entre 6 et 8 se caractérisaient, quant à elles, par deux traits récurrents et combinés : un contournement du sujet et une tendance à produire des énoncés mal intelligibles. Éviter le sujet, c'est refuser le geste théorique à quoi il invite : interroger précisément l'inscription de l'acte de communiquer dans le genre des actes signifiants. Partir d'une caractérisation standard de la communication comme

transmission d'informations entre un émetteur et un récepteur pouvait se révéler fécond, à la double condition cependant de ne pas en rester là et de ne pas sauter de cette caractérisation au logos ou au langage, du langage au lien social et du lien social à l'aspect dominateur ou ethnocentrique ou généralisant – et donc impropre à saisir la singularité – de la communication. Le risque était effectivement de se fourvoyer dans une manière de plan standardisé qui commençait par souligner la nécessité de communiquer – verbalement, le langage distinguant l'homme de l'animal – pour faire société, nécessité qui dans un second temps se voyait contrariée par l'ineffable, l'indicible, les codes culturels hétérogènes qui empêchent d'exprimer sa singularité, avant de conclure vaguement que la multiplicité des moyens de communication moderne ou le refus de l'ethnocentrisme ou, dans le meilleur des cas, la connaissance des normes sociolinguistiques opérant inconsciemment, nous permettaient de sortir la communication de l'ornière.

Cette manière de procéder ne rendait évidemment pas justice au sujet, ne permettant à aucun moment d'exprimer clairement et de manière articulée les difficultés inhérentes au sujet : communiquer, n'est-ce pas « faire faire » autant qu'informer ? quelle est la part d'agentivité de l'émetteur et du récepteur dans l'acte de communiquer, que le sens actuel du mot réduit à une sorte d'ingénierie informationnelle centrée sur l'émission et la réception du message ? Le commun est-il l'arrière-plan de la communication, son résultat, ou bien encore, ce qui est autre chose, sa visée et son horizon de sens ?

Un bon tiers des candidats ont obtenu entre 9 et 12/20. Un propos plus clair et un évitement moins prononcé du sujet caractérisaient leurs copies, qui témoignaient d'un effort pour centrer la réflexion sur « communiquer » et non simplement sur le langage ou le lien social en soi. Ici, on envisageait plus directement le problème du commun rassemblant ceux qui communiquent : si communiquer, c'est s'accorder sur des significations partagées, comment éviter la régression à l'infini pour penser l'institution de ce partage par une communication préalable à toute communication qui elle-même... etc. ? Le projet théorique était légitime, sa réalisation souvent inaboutie. Tel candidat, par exemple, ouvre assez justement sa réflexion sur le fait que la communication au sens qui lui est donné par le marketing, politique ou d'entreprise, appauvrit le concept, le réduisant à l'optimisation de la recevabilité d'un message et ignorant le commun qui réunit l'émetteur et le destinataire – commun qui passe par quelque chose comme la reconnaissance de l'autre comme simultanément différent de moi et semblable, voire égal à moi. Mais, passée la première partie, la réflexion s'arrête, sans doute par manque d'attention à la dimension pragmatique – pourtant relevée – de l'acte de communiquer, et elle se réfugie pendant les deux parties restantes dans des généralités sur l'échange, la constitution de la société par le travail. La réflexion se dégrade alors, « communiquer » devenant « échanger », et le candidat s'égaré alors qu'il s'était initialement bien orienté.

Des copies convenables – entre 10 et 12 – envisagent « communiquer », non comme simple description du réel, mais dans le contexte plus explicite d'une question des normes éthiques en affectant la réussite ou l'échec. Pourtant, ici, la dynamique enclenchée s'essouffle rapidement et les copies s'achèvent souvent par la dénonciation des déterminations inconscientes – au sens psychique et social, Freud et Bourdieu servant alors de caution caricaturale – qui empêcheraient la communication de réussir, c'est-à-dire d'exprimer la singularité de l'émetteur, ce qui revient très malencontreusement à annuler les bonnes réflexions précédentes. Bien des copies ne perçoivent pas vraiment que les « imperfections » qui affectent la communication symbolique ne sont des « défauts » que relativement à une conception

pauvre de l'acte de communiquer – conception souvent repérée, mais dont le trait constitutif, à savoir la fixation sur une conception descriptiviste du langage ou des systèmes signifiants qui ignore l'aspect pragmatique du sens, n'est pas vu.

Les copies notées entre 13 et 15 (11% du total) comportent assurément des imperfections *localisées* dans l'expression, la mobilisation des références – trop souvent sommairement convoquées, parfois employées à contresens – ou dans la construction du devoir, mais elles manifestent aussi une réelle attention au sujet et mobilisent des connaissances qui les distinguent. Certaines montrent que « communiquer » s'inscrit entre un idéal de transparence (de la pensée aux choses, des signes à la pensée, donc aux choses) problématique (ne réduit-il pas la communication à un schéma stimulus/réponse ?) et la réalité de l'inéliminable opacité des signes, opacité pourtant nécessaire pour que, dans et par les signes, de la pensée advienne et circule. Communiquer, c'est alors élaborer péniblement une construction commune du monde perpétuellement inachevée.

Les copies notées 14 ou 15 arrivent à interroger de manière plus fine encore la communication comme *pratique*. D'une part, communiquer s'y révèle moins comme la transmission d'un contenu informatif que comme l'activation chez le récepteur d'une disposition à agir conformément aux attentes de l'émetteur ; et, d'autre part, communiquer ne met pas en jeu des instances réifiées – un locuteur, un émetteur, et un médium tous trois dotés d'une consistance monolithique – mais recouvre au contraire un processus qui modifie ce et ceux qui s'y impliquent. Ainsi, tel candidat produit une analyse succincte mais très suggestive de la traduction d'un poème du mandarin en français pour montrer que communiquer n'est jamais transposer un sens d'une forme toute faite (la langue de départ) à une autre forme toute faite qui lui correspondrait (la langue d'arrivée), mais que ses conditions de succès supposent d'imprimer une torsion tant au sens littéral initial qu'à la langue cible. Traduire les caractères chinois par « *en* printemps » et non « *au* printemps », c'est introduire en français une impropreté calculée qui n'existe pas en mandarin pour suggérer à la fois une ontologie durative et processuelle que ferait manquer la plate retranscription « au printemps », et la rupture que constitue cette « proposition ontologique » pour ceux qui sont habitués à penser en français.

Les prestations les plus abouties (à peu près une copie sur dix) identifient et disqualifient le modèle de la communication-transvasement et mettent en évidence une communication pragmatique centrée sur l'élaboration d'un monde commun. Les candidats ont alors su interroger la dimension éthique ou parfois politique de l'égalité communicationnelle requise par un monde à plusieurs. D'une manière générale, communiquer consistait alors, non pas à faire passer un message ni à dominer (ou à chercher à dominer), ni même directement à débattre sur le juste ou le vrai, mais à faire effort pour instaurer les conditions (sociales, morales et politiques) auxquelles une mise en commun du monde est possible. Ce qui suppose de se réapproprier les déterminations par lesquelles nous « sommes communiqués » plus que nous ne communiquons, comme le disent finement ceux qui interrogent avec raison la voix active du sujet.

Les très bonnes copies n'hésitent ainsi pas à souligner la dimension pragmatique du sujet : communiquer est un acte dont les conditions de succès sont en partie extralinguistiques, et qui dans sa dimension humaine, ou humanisante, a à voir, moins avec la survie dans une sphère concurrentielle qu'avec la vie éthiquement qualifiée, la vie bonne. Ce ne sont plus l'univocité ou l'équivocité des signes qui importent dans l'acte de communiquer, mais les effets produits sur les intentions des parties prenantes

– émetteurs et récepteurs. On peut alors interroger les structures linguistiques (Saussure), culturelles (Lévi-Strauss), psychiques (Lacan), qui font que je « suis communiqué » plus que je ne communique activement. On propose alors des perspectives sur ce qu'on pourrait nommer une « émancipation communicationnelle », soit par l'idée d'une normativité éthico-politique de la communication ajustée à nos espaces publics démocratiques, soit par l'idée du jeu dans les mécanismes communicationnels, jeu qui sont autant d'opportunités stratégiques de déjouer les normes en les rejouant.

Ces très bonnes copies peuvent d'ailleurs être discutables dans leurs conclusions ; soutenir que communiquer serait au fond toujours désigner le réel comme surplus relativement à ce qu'on peut en dire quand on échange à son propos, c'est une conception respectable de la littérature – Blanchot ou Barthes sont souvent mobilisés avec finesse – mais s'agit-il vraiment alors ici de communiquer ? Le jury ne prétend pas que l'erreur et la vérité s'opposent de façon rigide : il est heureux de constater que la réflexion de bien des candidats les conduit à une compréhension honorablement approfondie de l'objet offert à leur sagacité.

#### **4 – Conseils aux futurs candidats**

Parfaitement indissociables les uns des autres, deux types de conseils sont utiles aux candidats, les premiers concernant la forme de leurs travaux, les seconds leur fond.

- Pour ce qui concerne la forme de la dissertation, il faudrait :

- une utilisation précise des textes, résultant d'une lecture de première main et garantissant une restitution attentive et directe des pensées, des mots et des concepts utilisés par les auteurs convoqués ;
- ne pas se contenter d'une phrase « emblématique » d'un auteur ou d'une généralité puisée dans un corpus incertain, mais prendre le temps de développer la pensée à laquelle on s'adosse sur le point précis qui intéresse la dissertation, non pour en faire état, seulement, mais pour nourrir le cheminement de réflexion dont la dissertation est la réalisation ;
- dans le cours du développement, essayer de revenir avec mesure au sujet, non pas pour rappeler au correcteur qu'on l'a bien entendu, mais pour montrer à chaque étape comment, progressivement, on en exploite les opportunités théoriques ;
- avancer de manière toujours critique, c'est-à-dire interroger et élucider les présupposés de ses propres affirmations, dans le cours du développement. Symétriquement, cela revient, non à juxtaposer les doctrines convoquées, mais à les discuter, à la fois en elles-mêmes et l'une relativement à l'autre (la démultiplication des références doctrinales restant, comme telle, un principe de confusion de la pensée et nullement la preuve d'une culture philosophique maîtrisée).

- Pour ce qui concerne le fond de la réflexion :

- tout, dans la dissertation, dépend de la lecture et de l'interprétation du sujet. Par « interprétation », on n'entend pas une manière arbitraire ou relative d'en comprendre le sens, mais la détermination des opportunités théoriques qu'offre son intitulé. C'est

aussi ce qu'on appelle « problématisation du sujet », à quoi il faut être particulièrement attentif. À cet égard, il est rarement pertinent de définir les termes du sujet indépendamment les uns des autres et il vaut mieux se donner une caractérisation de départ du sens global de la formule proposée, caractérisation qui sera ensuite interrogée de manière ordonnée, et qui pourra même faire l'objet de variations sémantiques maîtrisées ;

- ainsi, en l'occurrence : « Communiquer » n'est pas « La communication », ni *a fortiori* l'une ou l'autre des notions qui gravitent autour du thème général du langage : la parole, la langue, l'expression, le dialogue, l'expression. Et ce n'est donc *a fortiori* pas le même sujet que, par exemple : « Le langage est-il proprement humain ? » ; ni qu'un sujet autour « des échanges » ou même de « l'action humaine » – certaines copies étant allées jusqu'à rabattre l'intitulé proposé sur les sciences humaines en général, dont la communication aurait constitué comme une porte d'entrée.

En revanche, il est clair que l'*acte* de communiquer était au cœur du sujet et qu'il engageait, dans son intrinsèque complexité, des pratiques, des objectifs, une socialité, voire un horizon politique dans lequel les représentations et les pensées qui les accompagnent se percutent et se brouillent. C'est que tout ne se résume pas à la transmission d'une ou de plusieurs informations, mais qu'il faut compter autant sur les modalités de cette transmission – les voies ou les supports de transmission : parole, écrit, médias, réseaux – que sur les effets disparates qu'elles peuvent avoir, eu égard notamment aux contextes dans lesquels on les mobilise et les met concrètement en œuvre. Et s'il faut alors s'intéresser à ce que sont les destinataires d'une pratique de la communication, il faut considérer comme un élément essentiel du problème sa réception et la compréhension qui en résulte – ou non ! Il convenait donc de faire ressortir la dimension active du verbe « communiquer » et, comme pour toute action, envisager aussi la possibilité de son échec : si communiquer est un acte et un *mouvement*, ce mouvement est un mouvement potentiellement contrarié (d'où malentendus et incompréhension), plus précisément un mouvement qu'on s'efforce de faciliter ou qu'on fragilise avec des règles langagières, sociales, civiles ou morales. Il fallait donc, pour bien penser cette dynamique inhérente à « communiquer », donner du poids à la diversité des manières d'opérer, sans hésiter à proposer, peut-être, un objectif de fluidité et de sincérité dans la communication (faire que les règles, dont l'impératif serait de ne pas tromper, contribuent à pluraliser et à en continuer le fil), voire à consentir que communiquer échoue, l'échec portant en lui-même les conditions de sa réitération, c'est-à-dire d'échanges et d'efforts renouvelés d'intercompréhension.

La dissertation philosophique n'est pas un exercice de spécialité, mais c'est un exercice raisonnablement savant, qui mobilise des connaissances – aucune n'est requise en particulier, mais un candidat au concours a suivi en hypokhâgne et en khâgne un enseignement généraliste substantiel et il est réputé « cultivé » – ainsi que des qualités rhétoriques et d'expression. Bien des candidats réunissent ces qualités et s'acquittent de l'exercice avec bonheur, démontrant par le fait qu'il s'agit d'une épreuve dont les exigences sont fort bien ajustées à l'enseignement reçu.